

Canada, avant de décider qu'il n'y peut pas réussir. Comme nous l'avons toujours recommandé, en semant de bonne heure, en sillons, (comme il est aisé de le faire,) dans une terre bien préparée par le guérêt d'été, on ne pourra guère manquer de réussir. Si l'on ne veut pas encourir les frais nécessaires, on n'a que faire d'essayer à produire du blé d'automne, mais il n'est pas raisonnable d'affirmer que le pays n'en peut pas produire si l'on ne fait pas tout ce qu'il faut pour en produire, et il en est de même des autres récoltes.

En arrivant en Canada, il nous fut dit par un monsieur qui agissait comme inspecteur ou surveillant d'un établissement militaire, qu'il avait donné entre autres graines, des patates pour semence, à un des soldats licenciés (qui avait été un étranger au service de l'Angleterre,) et qu'en faisant sa visite accoutumée, au temps de la récolte, pour voir le résultat des travaux de l'été, il trouva que cet homme n'avait pas de patates. Lui en ayant demandé la cause, il reçut pour réponse, que la semence n'avait pas levé. Il s'informa de l'homme comment il avait semé ses patates: celui-ci lui dit qu'il les avait coupées en petits morceaux, et les avait ratelées comme il avait pu parmi les feuilles. L'inspecteur lui dit qu'il fallait qu'il fût fou pour s'être attendu à avoir une récolte de patates, en s'y prenant de cette manière. L'homme répartit qu'il ne s'était pas attendu à être obligé de travailler comme un esclave des vieux pays, pour faire croître des patates dans une terre neuve et fertile, et que s'il n'en faisait pas venir de cette manière, il renoncera pour toujours à la culture de la terre.

Nous ne donnons pas ce fait comme en ayant été témoin nous-mêmes, mais nous avons dû compter sur la véracité du monsieur qui nous l'a rapporté. Quiconque connaît tous les soins qu'il est nécessaire de donner à la culture du sol, dans les Îles Britanniques, pour y recueillir du blé, ne pourrait s'attendre à en avoir une bonne récolte ici, d'après le mode pratiqué géné-

ralement par les cultivateurs du pays pour le produire, c'est-à-dire, en se contentant de labourer une fois (et non de la manière la plus parfaite) une terre qui a été laissée en friche, l'été précédent. Si notre sol n'était pas d'une qualité supérieure et notre climat favorable, on ne recueillerait pas autant qu'on aurait semé, à la manière dont on cultive. En préparant le sol par un guérêt d'été bien exécuté, on pourrait toujours s'attendre à recueillir une bonne récolte, avec un temps propice. Nous voyons dans un des journaux que nous échangeons, qu'on a recueilli de meilleures récoltes de blé, en Angleterre, après la jachère d'été sans engrais, que dans un sol de la même qualité engraisé, où l'on avait recueilli précédemment des pommes de terre ou des navets. C'est ce que nous avons éprouvé nous-mêmes en Europe. Nous ne doutons pas que si les terres du Bas-Canada étaient mises en jachère, comme dans le Haut-Canada et les États-Unis, on n'y pût recueillir un plus grand produit moyen de toutes récoltes, que dans l'un ou l'autre de ces pays. Notre sol et notre climat sont, à n'en pas douter, supérieurs à ceux du Haut-Canada et des États-Unis, pour la production de l'avoine, de l'orge, du lin, du chanvre, du foin, et de toutes espèces de racines et de légumes. Le caractère agricole du Bas-Canada a été très injustement déprécié par des individus qui n'étaient pas en état de l'apprécier correctement. Qu'importe que nos hivers soient plus froids et plus longs que dans quelques parties du Haut-Canada et des États-Unis, si 100 arpens de nos terres peuvent donner un aussi grand produit que 100 arpens dans ces pays? et qu'elles le puissent, c'est un fait dont nous sommes certains. Nous irons plus loin, et dirons que 100 arpens de notre sol produiront autant dans une année, pour le soutien des animaux domestiques, que dans l'un ou l'autre de ces pays. La différence dans les frais d'entretien ne consiste donc qu'en ce qu'il nous faut de meilleurs abris pendant l'hiver, et soigner plus longtemps